

ASJA BAKIĆ

Mars

Traduit du croate par
Olivier Lannuzel

LE TRÉSOR ENTERRÉ

1.

Le mort est resté étendu là : les communaux viendront le chercher demain. Entre-temps, ils ont essayé de calmer sa veuve, pilulomane endurcie, et ont presque fini par renoncer – les quantités habituelles de médicaments ne faisaient pas effet : elle se tordait sur son lit, en proie à une grande agitation.

— Donnez-lui une dose plus forte, a dit le médecin.

L'infirmière a lu entre les lignes et lui a donné une poignée de cachets. Après quoi la veuve a demandé qu'on l'installe sur le lit, aux côtés du défunt : elle se sentait reposer près d'un vivant. Les petits-enfants traversaient en courant la chambre sans prêter attention à la grand-mère – de temps en temps seulement ils s'arrêtaient pour toucher la dépouille.

— Peut-être qu'il est vraiment vivant, a dit l'aînée des petits-enfants.

Une odeur d'urine entêtante émanait du pot de chambre glissé sous le lit du défunt.

Les adultes étaient affligés, chacun à sa manière, quand les enfants n'avaient pas trop de temps à consacrer au chagrin car ils commençaient tout juste à découvrir le sexe, ce qui, s'ils l'avaient su, aurait affecté les parents bien davantage que la mort du grand-père.

Les enfants se fichaient pas mal que les affaires laissées par le grand-père soient destinées aux adultes, car ils parvenaient toujours à leur trouver une utilité : avec les

livres, ils construisaient des escaliers pour les poupées, les médailles devenaient des dessous de verre, et le destin subi par quelques-uns des crayons que le grand-père conservait dans un tiroir était tout ce qu'il y a de plus intéressant. Peu de temps après la mort de l'aïeul, l'aînée des petits-enfants surprénait sa cousine discrètement accroupie derrière un des fauteuils en train de fouiller dans ses parties intimes avec un de ces instruments. Bien qu'elle n'ait pas été étonnée, elle avait décidé qu'on ne pouvait plus écrire ni dessiner avec ces crayons parce qu'ils étaient foutus : si la cousine en utilisait un, il se pouvait bien qu'elle ait utilisé les autres pour ses divertissements. Ainsi une partie de l'héritage du grand-père a-t-elle fini à la poubelle. Sauf que les parents n'ont pas été contents – ils ont demandé qu'on sorte les crayons de la poubelle car ils croyaient que c'était une simple gaminerie si les fillettes les avaient jetés. Les enfants n'ont rien dit, même quand l'un des parents a commencé à mâchonner nerveusement un des crayons au moment de composer une lettre importante.

La grand-mère s'est rétablie lentement, mais elle est vite retournée à ses vieilles habitudes. Elle a continué à planquer des médicaments au milieu du linge, à entasser en douce des provisions dans les manteaux d'hiver et elle permettait aux enfants de regarder *Twin Peaks*, bien que les parents l'aient formellement interdit.

Dans le défilement de leurs jeunes années, les petits-enfants ont rapidement découvert que les bourses pendantes du grand-père qui émergeaient de ses shorts n'étaient pas la chose la plus rigolote qu'ils aient eu à voir, car quelques étages en dessous de la grand-mère vivait Nataša, une fille de leur âge, dont le père était un grand adepte de pornographie japonaise. Après quelques

dînettes dans son appartement, les « parties honteuses » du grand-père étaient complètement oubliées.

Le père de Nataša collectionnait les bandes dessinées et les magazines érotiques, Nataša avait aussi un petit cheval sur lequel les enfants grimpaient à tour de rôle, ce qui était censé simuler l'activité sexuelle des adultes. Ils furent rapidement découverts et toute la collection de magazines et de BD pornographiques a terminé sa course sur un parking vide, comme une liasse de billets jetée à des pauvres par des nantis du haut d'un balcon. Ainsi la mère de Nataša a-t-elle mis fin à un printemps très plaisant, après quoi plus rien n'a été comme avant. Les enfants regardaient des trucs bizarres à côté de quoi *Twin Peaks* était du pipi de chat. Ils devenaient sensibles aux secrets. Ils voulaient mettre en lumière et voir tout ce qui pouvait être caché. Ils ne supportaient pas les mensonges des adultes, même si eux-mêmes mentaient souvent et sans aucune nécessité, mais plus important que tout : ils restaient naïfs. S'ils ne l'avaient pas été, rien de ce qui est arrivé durant ces vacances n'aurait été possible.

2.

Quand la grand-mère a enfin cessé de pleurer le grand-père et d'empiler détritiques et cachets à travers la maison, les enfants sont partis avec elle et leur oncle pour les vacances d'été à Smoluća, le village où la grand-mère est née et a grandi. Quand ils sont arrivés, l'oncle est passé directement du siège du véhicule à un petit banc sous un noyer, il a décapsulé une bière et a planté son regard devant lui, sur le terrain en pente devant la maison de campagne. Les enfants l'ont entouré, trois petites filles désireuses de tout connaître. L'oncle a avalé de longues gorgées.

— Est-ce qu'après tu vas aller te baigner dans le tonneau? ont demandé les enfants.

— Bien sûr, a répondu le tonton.

Les cousins devaient arriver le même jour dans la maison de campagne voisine. Dès qu'ils seraient là, ils iraient ensemble grimper aux arbres et se lanceraient dans des batailles de fruits verts, en général des cerises. L'oncle les aiderait à se dessiner de fines moustaches crochues. Ils voleraient des épis de maïs dans le champ voisin et feraient porter le chapeau aux gamins du coin. La plus âgée des cousines avalerait probablement trop de fruits verts et de maïs et, comme l'année dernière, passerait deux heures enfermée dans les toilettes au fond du jardin. Les autres enfants rigoleraient et lui apporteraient avec une mine dégoûtée des rouleaux neufs de papier toilette. Tout se passerait comme d'habitude.

— Le puits est à sec! a crié la grand-mère du bas de la colline. Il n'y a plus une goutte d'eau.

L'oncle a continué à boire, ça ne le souciait pas trop. Lui, ce qu'il préférait, c'était rester à la maison, affalé devant la télévision.

— Il n'y a plus d'eau, Seigneur, il y a des choses plus graves que ça, a-t-il dit aux enfants.

Chaque fois, l'oncle leur racontait l'histoire suivante : « Au pied de la colline, tout près du puits, d'énormes cruches remplies d'or ont été enterrées. Quand les extra-terrestres viendront me chercher, j'irai les déterrer et je les emporterai avec moi sur Mars. — Oublie pas la bière », lui lançait la grand-mère avec sarcasme, mais l'oncle ne prêtait pas attention à elle.

— Pourquoi on ne les déterre pas tout de suite? demandaient avec curiosité les enfants.

— Parce que ce n'est pas le bon moment, disait l'oncle.

Les enfants le croyaient car il avait à la maison une collection assez considérable d'*Arka*, un magazine qui traitait des histoires d'ovnis, de sorcières, de sirènes et d'esprits, que les enfants allaient régulièrement lire. Ils tombaient aussi de temps en temps sur des revues pornographiques que l'oncle planquait dans des pochettes de disques vinyles. Ils n'arrivaient pas à comprendre pourquoi il les rangeait là, pourquoi il les cachait.

— Grand-mère, grand-mère, c'est quoi ça ? ont demandé une fois les petites-filles.

La grand-mère, qui était venue faire du rangement dans l'appartement de l'oncle, s'en est prestement sortie.

— C'est papi qui a trouvé ça il y a longtemps dans le couloir, il les a ramenés pour laver les carreaux avec.

Les enfants étaient naïfs, mais ils n'étaient pas idiots. Il était clair que la grand-mère cachait quelque chose. Bien vite après cela, quand les enfants sont revenus dans l'appartement de l'oncle, les revues pornographiques n'étaient plus dans les pochettes de disques, alors que les numéros d'*Arka* étaient restés à leur place habituelle. Tout ça leur paraissait très obscur, ils trouvaient les images dans *Arka* bien plus bizarres que celles avec lesquelles l'oncle lavait soi-disant les carreaux, et pourtant, celles-là, il ne les planquait pas.

La grand-mère a gravi lentement la colline jusqu'à la maison. L'oncle la regardait avec un sourire.

— Comment tu vas faire pour te baigner dans le tonneau, s'il n'y a pas d'eau ? lui ont demandé les enfants.

— Je vais ramener le tonneau à la maison, a répondu l'oncle et il a continué à boire.

— Il faut appeler Zoran, a lancé la grand-mère. Je crois qu'il n'y a plus rien à faire avec ce puits.

— Pourquoi tu n'irais pas le voir avec les enfants ? a demandé l'oncle en s'ouvrant une nouvelle bière. La voiture ne peut pas monter la pente. Vous pourriez y aller à pied à travers le bois.

La grand-mère l'a regardé mais n'a rien dit. Elle s'est tournée vers ses petites-filles et a demandé :

— Vous voulez venir vous promener avec moi ?

— On préférerait y aller avec tonton, ont-elles répondu.

La grand-mère les a embrassées sur le front, elle a regardé à nouveau son fils et elle a dit sur un ton tranquille :

— Dis à Zoran de se dépêcher. C'est déjà le troisième puits qui est à sec. Il n'y a pas d'eau non plus dans celui de ta sœur.

L'oncle a quitté son banc à regret, il a enfilé le maillot que la chaleur de juillet lui avait fait retirer quelques minutes plus tôt.

— Peut-être que le pot de yaourt peut quand même monter jusque chez Zoran. Ça ne grimpe pas tant que ça, a-t-il dit.

3.

Les fillettes bringuebalaient sur le siège arrière de la voiture, elles avaient chaud, leurs jambes nues collaient au similicuir. Il n'y avait pas encore Internet pour se plaindre auprès des copines de la chaleur et comment c'était pénible. L'oncle était ronchon. Il était célibataire et la grand-mère lui demandait tous les week-ends de la conduire au village. Il détestait Smoluća, il détestait sa mère.

— On pourrait aller se baigner dans le ruisseau, a dit l'une des petites-filles.

— On pourrait, a dit l'oncle. On pourrait mais on ne va pas.

Ils se sont arrêtés dans la montée, l'oncle peinait à avancer. Les enfants aimaient les démarrages au frein à main, ils trouvaient ça excitant, de regarder l'oncle et la voiture se démener pour gravir la pente. Quand finalement ils sont arrivés à destination, il y avait des poules et des oies qui trottaient devant la maison de Zoran. Un chien était attaché à une chaîne. Il aboyait furieusement.

— Restez dans la voiture, a dit l'oncle. Ce sera rapide.

Le sol de la maison de Zoran était en terre battue. Les poules déambulaient librement jusque dans le vestibule. Deux chats galeux et paresseux s'étaient installés devant l'entrée. L'oncle a dû les enjamber. Zoran était assis à table, avec une bouteille de bière, et il regardait d'un air absent par une petite fenêtre.

— Salut ! a dit l'oncle.

— Salut, a répondu Zoran. Quel bon vent ?

— Notre puits est à sec.

— Pas étonnant, c'est une grosse sécheresse.

— Il va falloir qu'on en creuse un nouveau, à un endroit où on n'aura pas de problème d'eau. En vrai, moi, ça m'est égal. Avec ou sans eau, je suis condamné à me cogner ma grincheuse de mère.

— Parle pas comme ça de ta mère, a répondu Zoran.

C'était dit sans conviction.

— Elle nous tape tous sur les nerfs, la vieille. Elle rend folle ma sœur et elle me rend fou, elle passe son temps à déconner, à avaler des cachets et à accumuler les poubelles. Depuis que le père est mort, elle est insupportable.

Zoran a fixé l'oncle des yeux. Il avait le regard inquisiteur.

— Parfois, c'est une bénédiction de perdre ses parents, a-t-il dit.

L'oncle a fait comme s'il n'avait pas entendu. Il regardait la bouteille de bière.

— Tu en veux une ? a demandé le puisatier.

— Allez !

Zoran a pivoté, le frigo était pile dans son dos.

— Tu as beaucoup de travail ? a demandé l'oncle.

— Pas mal, mais je peux passer demain pour voir c'est quoi le problème.

— Super ! a dit l'oncle avant d'avaler sa centième gorgée de bière.

Évidemment, les enfants n'avaient pas obéi au tonton et s'étaient extirpés de l'auto. Les oies étaient furieuses et l'une d'elles avait commencé à les poursuivre dans la cour. Essouffées, les fillettes avaient couru se réfugier dans le vestibule chez Zoran. Les chats avaient décampé pour se mettre à l'abri. Le chien n'arrêtait pas d'aboyer.

— Ce sont tes magnifiques nièces ? a demandé Zoran à l'oncle.

— Oui, voilà nos trois trésors ! a répondu l'oncle. Et ma plus grande sœur a encore deux autres fils et une fille. Qui sont adorables eux aussi, a-t-il ajouté.

Les fillettes ont regardé Zoran. Elles avaient l'impression d'avoir déjà vu sa bobine quelque part. La façon dont Zoran riait ne leur plaisait pas. Il leur a rappelé, c'est l'une des cousines qui s'en est souvenue plus tard, le monstre de la forêt qu'elles avaient vu dans un des numéros d'*Arka*. Un monstre qui vous attire au fond d'un lac glacial dans la forêt si d'aventure vous essayez d'y croiser votre reflet. Avant, elles ne savaient pas comment le monstre s'appelait, mais dès qu'elles ont vu le puisatier, c'est devenu une évidence. Le monstre s'appelait Zoran et il avait quitté la forêt. Il n'avait plus besoin du lac.

4.

— Au moins huit cents marks ? a demandé la grand-mère quand ils sont rentrés.

— C'est ce que Zoran a dit, a répondu l'oncle. Il a dit que ça ne valait pas le coup de creuser à moins de huit mètres, et vu que pas mal de puits sont à sec, il faudra certainement aller plus profond.

— Ce qui m'étonne, c'est qu'il ait autant de travail et qu'il vive comme ça aussi mal. Il le dépense comment, le tas d'argent qu'il gagne ?

L'oncle n'a rien dit. Il s'est essuyé le front de la main, il était trempé. Les fillettes sont parties chez leur tante et se sont assises sur les escaliers. Elles attendaient que les cousins arrivent enfin et que la tante apporte des gâteaux. La grand-mère devait faire attention à son sucre et elle ne cuisinait plus aucun gâteau ni aucune tarte, au grand regret de ses petits-enfants. Les fillettes visaient la route poussiéreuse avec des petits cailloux.

— Vous croyez qu'il est comment, le trésor de tonton ? a demandé une des sœurs.

— Grand ! a répondu la plus jeune.

Et elle a montré la dimension exacte avec les bras.

— D'ici jusqu'à la Lune ! a-t-elle ajouté.

— Sûrement qu'il est plein d'or, a conclu la plus âgée des petites-filles avant de replonger dans ses rêveries.

Le temps que les fillettes se lèvent et rejoignent le macadam, les cousins étaient arrivés. On a déjeuné copieusement. Les adultes ont discuté de la sécheresse et des nouveaux puits. À la fin, la grand-mère et la tante sont tombées d'accord pour n'en creuser qu'un seul et le payer moitié-moitié.

— J'espère seulement, a dit la grand-mère, que Zoran va trouver de l'eau. Des fois, j'ai l'impression que c'est

toute la contrée qui est à sec. Comme si l'eau avait pris la fuite ailleurs.

— Sûrement qu'elle a pris la fuite quelque part là où les gens valent mieux qu'ici, a dit l'oncle, et il a levé les yeux au ciel.

Le lendemain, Zoran est venu voir ce qu'il en était avec l'eau. Il tenait deux fils de soudure tordus à un bout. Il a attrapé ces baguettes par leurs poignées improvisées et il a commencé à circuler autour du vieux puits de la grand-mère. Les fils réagissaient faiblement : ils ne s'écartaient pas. La veine était ailleurs.

Zoran déambulait en quête de l'eau. Les enfants l'observaient. Ils étaient d'accord pour dire qu'il était bizarre et qu'il ne leur plaisait pas. Ils lui trouvaient un air sournois, répugnant. Finalement, ils en ont eu assez de le regarder et ils sont partis dans la grange, ils se sont assis sur le tas de bois et ils ont commencé à discuter des manières de reconnaître et de démasquer un monstre.

— Peut-être que son visage change si on lui prend ces baguettes ? a dit un des garçons.

— Je crois que ça n'a pas de rapport, a répondu sa cousine. Hier, il ne les avait pas et il avait l'air pareil.

Pendant que les enfants tenaient conseil dans la grange, les adultes suivaient le puisatier d'un œil soucieux.

— C'est bon, on va creuser là, a dit Zoran au bout d'un moment.

Tout le monde a poussé un soupir, seuls les enfants l'ont regardé d'un air inquiet.

— Qu'est-ce qui se passe, s'il trouve de l'or à la place de l'eau ? se sont demandé les cousins-cousines.

5.

Zoran a dit qu'après avoir creusé le nouveau puits, il comblerait les anciens. Les enfants n'avaient pas envie d'assister au forage, même si, naturellement, ils y décelaient de drôles de connotations sexuelles. Ils savaient que le puisatier avait un camion spécial avec une foreuse, qu'il allait installer des tubes de béton, une pompe. Ils avaient entendu parler les adultes.

Tout en effectuant les préparatifs pour le forage, Zoran discutait avec les adultes de politique (c'était le début des années quatre-vingt-dix), de l'inflation (le dinar n'avait jamais été aussi faible), mais surtout de la disparition de plusieurs vieilles du village voisin.

— Aucune ne souffrait de démence, a dit la grand-mère d'un ton inquiet. C'est bizarre que des femmes disparaissent comme ça.

— Elles étaient seules, a dit l'oncle. Leurs enfants ne s'occupaient pas d'elles. Peut-être qu'ils les ont emmenées à l'étranger.

— Ou bien en maison de retraite, a ajouté la tante.

— C'est curieux, ça, a dit Zoran. Parfois, ça me fiche la trouille de vivre seul.

— Tu es jeune, toi, personne ne va venir t'enquiquiner, l'a rassuré la grand-mère.

La tante a ri.

— Peut-être qu'elles ont emporté l'eau avec elles, a-t-elle dit.

— Tout est possible, a dit l'oncle.

Mais il se trompait. Il y a des choses qui ne sont vraiment pas possibles. Par exemple, ce n'était pas possible que les enfants trouvent Zoran tout d'un coup sympathique. Ils l'observaient attentivement, tout en gardant leurs distances.

— On devrait le suivre, a proposé l'aînée des petits-enfants.

Les autres n'étaient pas d'accord.

— Il vit trop loin. On ferait mieux d'aller dans le champ de maïs manger des épis.

Le soir, les enfants se sont rassemblés autour du feu, ils ont ri et joué. Ils ont arrêté de s'occuper de Zoran et d'observer ce qu'il faisait.

Durant la nuit, Zoran a traîné dans leur cour deux énormes sacs. Du ciment? Des gravats? Personne n'a pu le voir, tout le monde dormait. Les enfants étaient alignés comme des revues scrupuleusement rangées du premier au dernier numéro. L'oncle s'était endormi dans un fauteuil. La grand-mère était couchée dans son lit. Et la maison voisine était plongée dans le noir. On ne voyait pas plus loin que le bout de son nez. Il n'y avait pas un chien pour aboyer aux allées et venues de Zoran, personne n'avait de chien car plus personne ne vivait ici. Qui l'aurait nourri? Les enfants, eux, auraient bien voulu, mais les enfants, ça veut tout et n'importe quoi.

Zoran, sous le couvert de la nuit de poix de Smoluća, a continué de vaquer autour des puits qu'il comptait combler le lendemain. Il a jeté les deux sacs dans les deux puits asséchés. En vérité, il ne les a pas jetés, non – il les a descendus lentement jusqu'au fond au moyen d'une corde. Avant de commencer à les descendre, il en a déchiré un accidentellement, en le traînant, mais on ne pouvait pas voir ce qu'il y avait à l'intérieur. Toujours en silence, il a jeté une fine couche de terre sur les deux sacs, il a jeté ça vite, puis il est rentré chez lui. Il n'a pas trébuché une fois, il connaissait chaque caillou, chaque raidillon – il avait grandi là, il connaissait la contrée mieux que tout le monde réuni.

Il a gravi lentement la colline, l'esprit totalement absent. Il ne pensait pas à son enfance. Il ne pensait pas à sa famille, à sa mère et à son père, qui passaient leurs journées entières dans les champs. Qui le laissaient dans un tonneau ou bien qui l'attachaient à un arbre pour ne pas avoir à s'inquiéter de là où il était et de ce qu'il faisait pendant qu'ils ne pouvaient pas avoir un œil sur lui. Il a grandi en regardant là-haut du fond de son tonneau, en tournant autour d'un arbre maigre au bout d'une corde courte. Mais a-t-il seulement vraiment grandi? A-t-il jamais réussi à se sortir de ce tonneau, à détacher cette corde et à s'éloigner de cet arbre? A-t-il réussi à se libérer de ces parents détestables, de leur incurie? Il ne s'est jamais posé la question.

Il marchait lentement, sans peiner dans la montée. Au matin, il a poursuivi son travail comme s'il ne s'était rien passé durant la nuit, mais il n'a pas tenu longtemps. Il était épuisé, ça se voyait.

— Je vais rentrer, a-t-il dit bientôt.

Il n'était pas midi. La grand-mère lui a tapoté l'épaule.

— Tu n'as pas l'air bien, Zoran. Pourquoi tu ne t'allonges pas? Tu peux manger quelque chose.

Zoran a tenté de s'en tirer, mais sans succès. La grand-mère était insistante, puis l'oncle a commencé à s'en mêler lui aussi.

— Maman a raison. Reste t'allonger ici.

— D'accord, a dit Zoran. D'accord, je vais m'étendre un peu.

Les enfants étaient terrifiés. Ils ne voulaient pas qu'il se couche dans leur lit.

Pendant que Zoran dormait, les enfants ont décidé de pousser jusqu'au vieux puits et d'aller voir ce que l'ennemi avait creusé et remblayé. Ils ont suivi le chemin, ils

ont tourné dans l'herbe, tourné et tournoyé, énervés qu'ils étaient, et finalement une des fillettes a aperçu quelque chose qui luisait.

— Regardez! a-t-elle dit.

Dans la main de l'aînée des petites-filles, un vieil anneau en or brillait. Les enfants se sont rassemblés autour de l'objet. Ils ont contemplé le bijou, ils étaient émerveillés, ils n'en revenaient pas.

— Le trésor existe pour de vrai! s'est exclamée la plus jeune.

— Alors c'est sûr que les Martiens existent aussi, a conclu son cousin.

Zoran dormait tout à côté, un œil toujours ouvert, les oreilles dressées. Le monstre était sorti de la forêt et avait fait un cadeau aux enfants. L'été touchait lentement et joyeusement à sa fin.